

« Aimons les Oiseaux. »

—00—

Lecture faite devant l'Union-Catholique de St. Hyacinthe, le 19 Novembre 1871, par J. A. Chagnon.

—00—

Donner une lecture sur les oiseaux, juste au moment qu'ils nous quittent, et même après qu'ils nous ont quittés, semblera peut être hors de propos. Mais comme on le verra dès la première page, ce petit travail avait été préparé pour une époque bien antérieure à celle-ci. Le préambule même vous suppose tous, mesdames et messieurs, torturés par les chaleurs brûlantes de l'affreuse canicule, tandis qu'au contraire, je vois que vous avez pris des mesures contre le souffle piquant de la bise. J'aurais pu déchirer ces feuillets, mais comme ils servent d'entrée en matière, qu'ils sont en quelque sorte le vestibule conduisant au sujet que je viens traiter devant vous, je les ai laissés subsister. Au reste, il n'est aucune époque de l'année, soit au temps où tout paraît se réjouir et renaître dans la nature, soit au temps où tout semble s'attrister et mourir; soit quand la terre disparaît sous une brillante parure de verdure et de fleurs, soit quand un épais manteau de neige l'enveloppe comme d'un blanc linceul, il n'est aucune époque de l'année où il ne soit pas à propos de dire : « Aimons les Oiseaux. »

En commençant cette lecture, je prierai donc le bienveillant auditoire qui a daigné se rendre ici pour m'entendre, de vouloir bien m'accompagner dans une petite promenade que nous allons faire. Nous laisserons la ville avec ses mille bruits, avec son atmosphère lourde, et nous nous dirigerons vers la campagne où nous aurons la liberté et le grand air. Pas un nuage ne se montre à l'horizon; rien pour nous dérober aux rayons brûlants du soleil. Mais j'aperçois un bouquet d'arbres là, sur le versant de la colline; dirigeons nous vers cet endroit afin d'y oublier les fatigues de la route.

Eh ! bien, mesdames, ne vous semble-t-il pas que vous jouissez déjà de tous les agréments qu'offre ce bocage que la Providence a placé tout exprès sur votre chemin ? Ne sentez-vous pas le vert gazon fléchissant et se courbant sous votre pied qui ôse à peine le toucher ? Ne croyez-vous pas entendre le frisis des feuilles qu'agite la brise ? Assis sur nos sièges de mousse, dans ce temple de la nature dont les arbres forment les colonnes et le feuillage la voûte, que nous manque-t-il encore si ce n'est le chant et la musique, les hymnes et les accords. Attendons; le Créateur aime l'homme qu'il a fait à son image, et pour lui il n'est point de merveilles qui soient restées dans l'oubli. La voûte du temple s'émeut; les rameaux flexibles s'agitent; des sons doux, harmonieux descendent de la cime des ormeaux. Écoutez l'habitant de l'air, le petit

oiseau, ce chantre ailé qui se balance là, au dessus de nos têtes en louant Celui de qui il tient l'existence.

Partout où l'homme porte ses pas, partout où il établit sa demeure, le chant des oiseaux va charmer ses loisirs, ou lui faire oublier ses chagrins et ses peines. Ce musicien infatigable qui, du matin au soir et du soir au matin, fait retentir les échos du bosquet n'a pas plus de dédain pour l'humble toit du pauvre que pour les palais somptueux et les jardins magnifiques des chéris de la fortune.

L'homme est fait pour vivre d'accords et d'harmonies. Une voix, un son met tout l'air en mouvement autour de lui; il s'arrête et prête l'oreille; et ces ondulations sonores qui se produisent dans le milieu où il se trouve, se glissent doucement dans tout son être et viennent faire vibrer les plus secrètes fibres de son âme. Cette disposition que nous avons à aimer toutes paroles, tous bruits cadencés et harmonieux, n'a pas été oubliée par le Maître de toutes choses. Dieu a jugé la mélodie si nécessaire, si indispensable à l'être privilégié qui habite la terre, qu'il n'est aucun climat si rigoureux qu'il soit, aucun site si affreux, aucune montagne si dépouillée, aucun désert si aride qui n'ait son oiseau chanteur. Parcourez les contrées les plus sauvages et les plus inhabitables; franchissez les lacs et les mers, escaladez les monts les plus escarpés, descendez dans les vallées les plus profondes; toujours autour de vous, sur votre tête, sous vos pieds, des chants retentiront pour vous faire ressouvenir de la bonté du Tout-Puissant.

Dans les sables et les landes stériles, vous retrouvez le chardonnet becquetant la fleur de la plante dont il porte le nom; approchez de ce ruisseau dont les petites cascades écumeuses murmurent là-bas, et sur ces rives vous verrez la gentille alouette fuir devant vous, et aller s'abattre au milieu des champs. Le rossignol aime les bocages, et il remplit de sa voix harmonieuse les arbres qui bordent le chemin. La grive, la fauvette et grand nombre d'autres espèces suivent le labourer à la campagne, et se plaisent dans les environs de sa demeure.

Le chant des oiseaux, de ceux même qui sont le moins favorisés sous ce rapport, offre quelque chose de doux, de suave, d'agréable qui vient faire diversion aux peines de l'homme. Je fais appel à ces âmes mélancoliques de la nature, ou que des déceptions, des chagrins domestiques ou des revers de fortune sont venus plonger dans la tristesse; n'ont-elles pas, en se promenant, par un beau soir, sous les grands arbres de la route ou sur la lisière d'une forêt, n'ont-elles pas senti leur cœur consolé et l'espérance renaître en elles, en entendant la voix si douce, le langage si charmant des petits oiseaux du Bon Dieu, comme les appelait St. François d'Assise ? Il n'y a pas jusqu'à la

jeune fille qu'une maladie cruelle a retenue pendant plusieurs mois sur un lit de douleurs qui ne se croit revenue à la santé et à la vie en écoutant de sa fenêtre les concerts de ces aimables chanteurs.

Quand même les oiseaux n'auraient que leur ramage pour gagner l'amitié de l'homme, et leur faire trouver grâce à ses yeux, c'en serait bien assez; mais que d'autres titres n'ont-ils pas à son respect et à sa protection ? L'étude des oiseaux, de leurs manières, de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leurs migrations peut offrir plus d'une leçon utile. Leur forme, leur couleur, leur agilité, leur prestesse sont encore autant de choses que celui qui se livre à l'étude de la nature ne peut se lasser d'admirer.

On connaît cette strophe d'une Parisienne qui savait l'intérêt et l'affection qu'on doit porter à ces aimables créatures qui semblent vivre de chant et d'espace :

Les oiseaux, ce sont des baisers
Que donne le ciel à la terre ;
Sur les lacs par leur vol rasés ;
Les oiseaux, ce sont des baisers.

On trouve dans les « Lettres et Pensées » de Madame de Tracy, tel est le nom de cette excellente française, des passages d'une naïveté charmante, d'une tendresse admirable à l'adresse de ses petits oiseaux à qui elle donnait la pâture sur ses genoux, et pour entendre le chant desquels elle ne craignait pas de quitter sa couche au milieu des nuits.

Elle était venue à les aimer plus que le monde, surtout que ce monde cruel qui massacrait sans pitié ses chers amis. Son affection s'étendait seulement aux hommes qui parlaient en bien des oiseaux et qui les traitent de même. Parmi ceux-ci, elle aimait à rappeler souvent le nom d'un sage de l'Orient qui a écrit sur cette matière.

C'est peut-être, comme le fait remarquer M. LeMoine, notre ornithologiste canadien, parce que ce sage a dit :

« Au printemps, quand les oiseaux commencent à chanter, ils s'écrient dans leur langage mélodieux; « Ah que les femmes sont jolies ! »

Si les oiseaux dans leurs chansons, répètent cet éloge bien mérité, ce dont je ne doute pas le moins du monde, je comprends l'espèce de culte que devait leur rendre Madame de Tracy. J'observerai ici, entre parenthèse, que le vieil écrivain, dont je viens de rapporter les paroles, aurait bien pu dire que ce joli refrain n'est pas répété au printemps seulement par les amants de la beauté. Ils doivent le redire pendant tout l'été, et surtout à l'époque de leurs adieux, quand la froide brise a remplacé la douce haleine des zéphirs, quand les nuages gris couvrent le ciel et que les feuilles jaunies, se détachant des arbres, annoncent la venue de l'automne. Pour les petits